

Pourquoi les Modernes sont fous (et comment nous guérir)

Un livre fondateur
pour penser d'un même geste
la guérison de l'âme et de la Terre



Theodore Roszak, Mary Gomes, Allen Kanner

ÉCOPSYCHOLOGIE

Theodore Roszak, Mary Gomes, Allen Kanner (éd.)

ÉCOPSYCHOLOGIE LE SOIN DE L'ÂME ET DE LA TERRE

Traduit de l'anglais par Morgane Iserte

W

COLLECTION
LE MONDE QUI VIENT

« Tous les mouvements
politiques sont ancrés dans
une certaine idée de la
nature humaine. Notre
hypothèse est qu'au cœur
de la psyché réside un
inconscient écologique. »
THEODORE ROSZAK

W

PARUTION 6 OCTOBRE 2023

Lancement le 7 novembre 2023
au CNAM avec la Chaire « Philosophie à l'Hôpital »

LES AUT-RICES



DAVID ABRAM (né en 1957) est philosophe. Sa pratique de magicien l'a amené à échanger avec de nombreux sorciers au Népal, en Indonésie et en Amérique du Nord. Il est l'auteur de *Comment la terre s'est tue* (La Découverte, 2013).

JEANNETTE ARMSTRONG (née en 1948) dirige l'école internationale d'écriture En'owkin à Pentincton (Colombie britannique). Elle est une figure importante des mouvements indigènes.



CHELLIS GLENDINNING (née en 1947) est autrice et activiste. Pionnière de l'écopsychologie et proche du courant biorégional, elle vit à Chimayo (New Mexico).

LESLIE GRAY, fondatrice du Woodfish Institute, est une psychologue clinicienne oneida/seminole. Elle a également enseigné la médecine amérindienne à Berkeley.



MARY GOMES est professeur de psychologie à Sonoma State University (Californie), où elle enseigne l'écopsychologie depuis plus de 25 ans. Il vit sur les terres ancestrales du peuple Ohlone (Berkeley).

JAMES HILLMAN (1926-2011) a été le chef de file des psychologues jungiens aux États-Unis. Il est l'auteur d'une vingtaine d'ouvrages, dont plus de la moitié a été traduit en français.



ALLEN KANNER, psychologue, est l'auteur de nombreux articles à l'intersection de questions psychologiques, politiques et sociales, centrées sur les alternatives au capitalisme. Il vit sur les terres ancestrales du peuple Ohlone (Berkeley).

JOANNA MACY (née en 1929), militante et autrice, est conférencière et animatrice de séminaires. Son atelier « le travail qui relie » touche des milliers d'organisations de toute sorte dans le monde. Elle est l'autrice de plusieurs livres dont certains sont traduits en français.



BETTY ROSZAK (née en 1933), poète et autrice, a notamment coordonné l'ouvrage collectif *Masculine/feminine* (Harper & Row, 1969).

THEODORE ROSZAK (1933-2011) est un historien américain qui a popularisé la notion de « contre-culture » en 1968 dans *Naissance d'une contre-culture* (La Lenteur, 2021) et la notion d'« écopsychologie » dans son livre *La Voix de la Terre* (1992), à paraître chez Wildproject.



PAUL SHEPARD (1925-1996) a occupé la chaire de philosophie de la nature à l'Université de Claremont et de Pitzer pendant plus de vingt ans. Aux États-Unis, ses livres ont eu une influence déterminante sur les humanités écologiques et sur le mouvement écologiste.

Introduction Où Psyché rencontre Gaïa

THEODORE ROSZAK

(...)

La psychologie comme si la Terre entière importait

En 1990, une conférence intitulée « Psychology as if the Whole Earth Mattered » [La psychologie comme si la Terre entière importait] eut lieu au Centre pour la psychologie et le changement social de Harvard. Un groupe d'écopsychologues y conclurent que « si le moi est élargi de façon à inclure le monde naturel, les comportements qui conduisent à la destruction de ce monde seront éprouvés comme de l'autodestruction ». Dans un article qu'il présenta en conférence, Walter Christie, chef adjoint du service de psychiatrie au Centre médical du Maine, fit remarquer :

Dans le monde moderne, l'illusion de dissociation que nous créons afin de prononcer les mots « je suis » participe de notre problème. Nous avons toujours fait partie intégrante des grands systèmes terrestres à l'échelle du globe, bien plus que nos egos craintifs ne peuvent supporter d'admettre. [...] Préserver la nature, c'est préserver la matrice à travers laquelle nous pouvons faire l'expérience de notre âme et de celle de la planète Terre.

Sarah Conn, une psychologue clinicienne de Cambridge qui a contribué à la mise en place d'une forme d'« écothérapie », le formule de manière plus radicale. Elle affirme que « le monde est malade ; il a besoin d'être soigné ; il est en train de parler à travers nous et ce sont les plus sensibles d'entre nous qui passent le message¹ ».

Le philosophe de l'écologie Paul Shepard en appelle à ce même genre de psychologie, parlant du « moi aux limites perméables [...] qui met constamment à profit et influence son milieu, dont la peau et le comportement sont malléables, créant une zone tampon qui lui permet d'entrer en contact avec le monde au lieu de l'exclure. [...] La pensée écologique s'inscrit dans une sorte de compréhension qui traverse les frontières² ».

Dans leur effort pour instituer les « zones malléables » de la psyché en une nouvelle norme de santé mentale, la

plupart des écopsychologues s'appuient d'une manière ou d'une autre sur l'hypothèse Gaïa, fortement évocatrice et très controversée. Développée par le biochimiste James Lovelock et la microbiologiste Lynn Margulis au milieu des années 1970, l'hypothèse Gaïa a tout d'abord constitué une explication biogéochimique des processus homéostatiques de l'écosphère planétaire sur le long terme. Lovelock et Margulis ont postulé que les biotes, les océans, l'atmosphère et les sols constituent un système autorégulé au rôle capital dans la préservation des conditions qui garantissent la vie sur Terre. Si leur théorie avait reçu un nom scientifique plus conventionnel (Lovelock raconte avec facétie qu'il avait prévu d'appeler son hypothèse BUST pour Biocybernetic Universal System Tendency), elle aurait sans doute été rapidement et discrètement remise aux archives scientifiques, tel un exercice spéculatif moyennement intéressant de plus. Mais Lovelock avait en tête quelque chose de plus coloré. Frappé par le fait que l'ensemble des êtres vivants sur Terre s'autorégulent sur le long terme pour adopter « le comportement d'un seul organisme, voire d'une créature vivante », il nomma cette hypothèse « Gaïa », du nom de la déesse de la Terre de la Grèce antique³.

Un tel nom conféra immédiatement une popularité incroyable à leur idée, bien au-delà de ce que Lovelock et Margulis avaient imaginé. Leur théorie devint rapidement un sujet de discussion majeur parmi les défenseur·ses de l'écologie profonde : certain·es y voyaient une déclaration irréfutable de l'interdépendance vitale de tous les êtres vivants, d'autres ont pu craindre que la mise en perspective globale de l'hypothèse – la représentation de la Terre comme un unique superorganisme à la dérive dans l'espace – ne nuise à l'expérience sensorielle des lieux, d'autres enfin lui octroyèrent le statut de fondement d'une éthique biocentrique quasi mystique. Certain·es écoféministes allèrent encore plus loin. À leurs yeux, Gaïa représente la validation scientifique d'une « culture de la déesse » légendaire au sein de laquelle les vertus écosensibles, qui seraient par la suite assignées aux femmes, régissaient jadis la vie des deux sexes.

Dans sa quête d'un fondement théorique, l'écopsychologie n'a pas besoin d'aller si loin. Gaïa, envisagée simplement comme une image spectaculaire de l'interdépendance écologique, peut être considérée comme un héritage évolutionnaire, génétique et comportemental, qui lie l'ensemble des êtres vivants à la biosphère. Voilà qui suffit à renverser l'approche scientifique du monde et toute la psychologie qui en découle. En lieu et place de l'inévitable mort thermique, la complexité profon-

1. Rapport dans le *Center Review*, revue du Center for Psychology and Social Change, établissement affilié à l'école de médecine de Harvard, automne 1990.

2. Paul Shepard et Daniel McKinley (dir.), *The Subversive Science: Essays Toward and Ecology of Man*, Boston : Houghton Mifflin, p. 2.

3. James Lovelock, *La Terre est un être vivant, l'hypothèse Gaïa*, traduction de Paul Couturiau et Christel Rollinat, Paris : Flammarion, 1993 [1979].

dément ordonnée des systèmes naturels leur permet de résister indéfiniment à l’extinction entropique. En lieu et place de la dissociation cosmique, nos vies et nos esprits se sentent chez eux dans l’univers, au même titre que n’importe lequel des innombrables systèmes à partir desquels ils évoluent. La possibilité existe aussi, de manière plus hypothétique, que la biosphère qui entretient sa propre régulation « parle » à travers l’inconscient humain, parvenant même à faire entendre sa voix dans le cadre de la culture urbaine moderne.

En quête de l’inconscient écologique

Le raisonnement que j’ai mené, suggérant qu’un « inconscient écologique » réside au cœur de la psyché, est destiné à servir de ressource pour nous permettre de restaurer l’harmonie écologique⁴. Il s’agit certes d’une spéculation, au même titre que l’inconscient collectif de Jung, le traumatisme de la naissance de Rank, la mère préœdipienne de Winnicott ou le mythe de la horde primitive de Freud. Du reste, la description du cerveau par les behavioristes comme « machine à viande » n’est elle-même rien de plus qu’une métaphore bancaire qui occulte plus de vérités qu’elle n’en révèle. La psychologie, entendue comme l’analyse approfondie de la nature humaine, est intrinsèquement spéculative ; elle n’a d’autre choix que de travailler à partir de pressentiments, de conjectures et d’intuition. Elle ne peut jamais rien « prouver », elle ne peut que persuader.

En psychologie, toute théorie peut être considérée, au mieux, comme une volonté de comprendre les personnes de telle ou telle façon. Que l’on accepte ou rejette le concept d’inconscient écologique, l’écopsychologie, en tant que champ d’investigation, s’engage à appréhender les personnes en tant qu’acteurs et actrices sur une scène planétaire qui façonnent le système biosphérique et sont façonnées par lui. Et même si cette résolution ne dépasse pas le stade de l’hypothèse, elle peut changer la donne politique de manière significative. En partant du principe qu’il existe un lien fort et indéfectible entre la psyché et Gaïa, l’écopsychologie pourrait produire une réévaluation opportune de la stratégie politique du mouvement écologique. Elle pourrait concevoir de nouveaux critères de santé mentale écologique, juridiquement applicables, dont les implications légales et politiques seraient possiblement prodigieuses. Affirmer, avec tout le poids de l’autorité des professionnel·les de la psychologie, que les personnes entretiennent une forte relation émotionnelle à la Terre donnerait un sens nouveau, puissant, à notre compréhension de ce qu’est la « santé mentale » ; cette signification inédite pourrait même devenir force de proposition en matière d’élaboration de politiques publiques, comme ce qui se produit actuellement en

matière de réglementation des risques physiques – au rang desquels figurent les déchets toxiques –, et acquiescer la même force exécutoire.

Par la même occasion, l’exploration des dimensions psychologiques de notre écologie planétaire offre aux militant·es un nouveau rôle compassionnel, différent de celui des « écolos pleurnichard·es » qui ne cherchent qu’à faire peur et honte à l’opinion publique. Ils et elles deviennent ainsi les alliés de la Terre au service d’un projet noble et positif : celui de ramener l’âme troublée des humain·es à l’harmonie et à la joie, seuls piliers solides d’un mode de vie écologiquement durable. Les voilà devenu·es guérisseur·ses plutôt qu’emmerdeur·ses.

Le moment est manifestement venu de dresser un état des lieux des répercussions psychologiques du mouvement écologiste. Aux fins de sa mission qui consiste à sauver la vie sur Terre, ce mouvement croit-il avoir autre chose à offrir que la détermination éthique d’un petit groupe de militant·es, surmenés et soumis·es à des frustrations croissantes, qui s’imaginent devoir exercer un contrôle législatif chaque fois plus coercitif sur la conduite de la vie quotidienne ? Croyons-nous qu’il existe une dimension écologique de la personnalité humaine à la fois « naturelle » et universelle ?

L’écopsychologie fait la proposition que le mouvement écologiste possède d’autres moyens à sa disposition que de choquer et de culpabiliser les citoyen·nes qu’il souhaite convaincre. Tout mouvement politique s’appuie sur une conception de la nature humaine. De quoi les gens ont-ils besoin, de quoi ont-ils peur, de quoi ont-ils envie ? Qu’est-ce qui les pousse à agir comme ils le font : sont-ils guidés par la raison ou la passion, l’altruisme ou l’égoïsme ? Et surtout, *qu’aiment-ils vraiment* ? Pour élaborer un programme politique, c’est la question de la motivation qui détermine le choix du ton et de la forme de votre stratégie. Si votre hypothèse de départ est que les gens sont des brutes avides, alors le ton que vous adopterez sera celui du mépris. Partez du principe que les gens sont des imbéciles au comportement autodestructeur, et votre tactique a toutes les chances d’être au mieux autoritaire, au pire dictatoriale. Quant aux destinataires de votre message, la honte constitue l’une des motivations en politique dont il est le plus difficile de prévoir les retombées ; elle peut aussi aisément se changer en ressentiment. En remettant en question la manière de vivre de quelqu’un·e, vous vous exposez au risque qu’il ou elle se braque en manifestant une rigidité défensive. Il va de soi, en matière de psychologie humaine, qu’il vaudrait mieux que celles et ceux qui souhaitent changer le monde pour le mieux ne commencent pas par dénigrer l’auditoire qu’elles et ils cherchent à convaincre ou par le mettre face à une tâche qui semble irréalisable.

L’écopsychologie soutient qu’il existe une intelligence écologique supérieure, aussi profondément ancrée dans les fondements de la psyché que les instincts sexuels

4. Theodore Roszak, *The Voice of the Earth*, op. cit. Pour la traduction française, voir : *La Voix de la Terre*, traduit de l’anglais par Clément Amézieux, Marseille : Wildproject, à paraître en 2024.

et agressifs que Freud y a découverts. Ou plutôt, pour reformuler une métaphore spatiale clairement inappropriée, la psyché est enracinée *dans* une intelligence supérieure autrefois connue sous le nom d'*anima mundi*, la psyché de la Terre qui nourrit la vie dans le cosmos depuis des milliards d'années par l'orchestration de sa complexification edificatrice. Le « verdissement de la psychologie » commence par des sujets aussi familiers que le rapport empathique avec le monde naturel qui renaît à chaque enfant qui voit le jour, et qui survit dans les œuvres des poètes-ses de la nature et des peintres de paysage. Lorsque nous faisons l'expérience de ce sentiment d'identité partagée, le plus souvent de personne à personne, nous l'appelons « amour ». Ce lien de sympathie, moins chaleureux et plus distancé entre humain-es et non-humain-es, prend à tout le moins le nom de « compassion ». Dans les deux cas, le résultat en est une loyauté spontanée.

Permettez-moi de revenir une dernière fois au vieux père Freud, qui, malgré tous ses manquements, reste parmi les théoriciens les plus talentueux que la psychothérapie moderne ait engendrés. Dans son analyse de la vie intérieure, par ailleurs très rigoureuse, Freud se sentit finalement obligé d'admettre que notre sentiment infantile d'unité avec le monde jouait un rôle majeur dans notre vie adulte. C'est de là, pensait-il, que naissent les feux de l'amour, Éros : la force émotionnelle qui lie le moi aux autres. Dans ses relations normales et saines avec le monde « extérieur », observait-il :

[...] le Moi paraît comporter des limites nettes et précises. Il n'est qu'un seul état – exceptionnel il est vrai, mais qu'on ne saurait pour cela qualifier de morbide – qui soit de nature à modifier cette situation : au plus fort de l'état amoureux, la démarcation entre le Moi et l'objet court le risque de s'effacer. À l'encontre de tous les témoignages des sens, l'amoureux soutiendra que Moi et Toi ne font qu'un, et il est tout prêt à se comporter comme s'il en était réellement ainsi⁵.

La langue de Freud n'a pas la poésie que sa perspicacité exige, mais sa concession est empreinte d'une honnêteté convaincante. C'est un hommage à la sagesse du cœur par l'un des grands philosophes stoïques. *L'amoureux soutiendra que Moi et Toi ne font qu'un, et il est tout prêt à se comporter comme s'il en était réellement ainsi.*

Élargissez à présent cette vision pour qu'elle s'étende au-delà de nos relations sociales et embrasse tout ce que nous avons appris sur le lien complexe nous unissant à la biosphère qui nous donne la vie. Laissez la Terre et toutes les espèces compagnes qui la peuplent devenir ce « Toi ». Suivez les traces laissées par les sciences de l'écologie dans leur tentative honnête de saisir cette complexité étrangement inquiétante qui nous lie à notre

habitat planétaire. Au sein de cette vision émergente d'une complétude biosphérique réside une conception nouvelle de la psyché, fondée sur l'écologie. Freud, qui emprunta beaucoup aux poètes, aurait bien fait de lire un poème de plus, car c'est au cœur de l'imagination de son créateur que l'inconscient écologique était en train de prendre forme. Ce poète s'appelait Walt Whitman :

N'ai-je pas entendu quelqu'un me réclamer de voir l'âme ?

Alors, commençons par notre forme propre, notre visage, les êtres humains, les substances, les animaux, les arbres, le courant des rivières, les rochers, le sable⁶.

5. Sigmund Freud, *Malaise dans la civilisation*, op. cit., p. 8 [PDF].

6. Traduit de l'anglais par Jacques Darras dans Walt Whitman, *Feuilles d'herbes*, Paris : Gallimard, 2002.

"LE MONDE QUI VIENT" Vers une écologie décoloniale

W éditions
wildproject

Collection fondée en 2017 par Baptiste Lanaspeze et Pascal Menoret

« Le Monde qui vient » est une collection fondée en 2017 à l'intersection des combats écologiques et décoloniaux.

En une quinzaine d'ouvrages – et notamment *Contre-histoire des États-Unis* de Roxanne Dunbar-Ortiz, *Le Grand Dérangement* d'Amitav Ghosh, *Le Loup et le Musulman* de Ghassan Hage – un enjeu s'est progressivement imposé : l'érosion de la légitimité de l'État-nation moderne, et la recherche de nouvelles relations entre des collectifs et leurs territoires de vie.

Portée par la conviction que la crise écologique et les injustices coloniales sont liées à la structure impériale des États-nations, cette collection veut accompagner l'émergence de nouvelles politiques de la terre.

Charte graphique : Lola Duval



DÉJÀ PARUS

Ghassan Hage
LE LOUP ET LE MUSULMAN
2017

Catherine Larrère et Raphaël Larrère
BULLES TECHNOLOGIQUES
2017

Sarah Vanuxem
LA PROPRIÉTÉ DE LA TERRE
2018

Roxanne Dunbar-Ortiz
CONTRE-HISTOIRE DES ÉTATS-UNIS
2018

Marin Schaffner éd.
UN SOL COMMUN
2019

Étienne Rodary
L'APARTHEID ET L'ANIMAL
2019

Raphaël Mathevet et Arnaud Béchet
POLITIQUES DU FLAMANT ROSE
2020

Amitav Ghosh
LE GRAND DÉRANGEMENT
2021
Vandana Shiva
MONOCULTURES DE L'ESPRIT
2022

Ashish Kothari, Ariel Salleh, Arturo Escobar, federico Demaria et Alberto Acosta (éd.)
PLURIVERS
Un dictionnaire
du post-développement
2022

Lise Foisneau
KUMPANIA
Vivre et résister en pays gadjo
2023

David Holmgren
COMMENT S'ORIENTER
Descente énergétique et permaculture
2023

Manuel Quintin Lame
LES PENSÉE DE L'INDIEN QUI S'EST
ÉDUQUÉ DANS LES FORÊTS
COLOMBIENNES

-
À PARAÎTRE
Amitav Ghosh
LA MALÉDICTION DE LA MUSCADE
Janvier 2024

ÉCOPSYCHOLOGIE

LE SOIN DE L'ÂME ET DE LA TERRE



W éditions
wildproject

*« ... au cœur de la psyché
réside un inconscient
écologique. »*

**Affiche (format A3)
offerte aux 100 première-s souscripteur-se-s de la prévente en ligne sur notre site.**
Image : Kinuajuak Asivak, « Notre Terre » (lithographie, 1992).